



PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

Le journalisme étant d'une part, sous le terme de « média », la médiation unique du monde vers le monde, et d'autre part le moyen le plus financé, le plus monopolisé d'opposer un obstacle à toute médiation possible, nous saisissons cette circonstance d'une façon modifiée pour laisser émerger une vérité là où elle ne peut que naturellement affleurer, et la transcrire comme il se doit sous les auspices de la fable et de la métaphore, du discours général tel qu'une impérieuse inspiration non seulement le permet, mais l'exige irrésistiblement. Le torrent ni l'enfant ne se contiennent. Le langage n'a pas d'autre source. Entendre la langue quand elle s'exprime, lire le monde quand il s'imprime dans son empreinte toute pétrie de sens et de signes, personne ne peut prétendre s'y soustraire sans péril.

ANATOMIE DU FOUILLE-MERDE

Creuser, fouir, plonger des deux mains dedans et aller jusqu'à gratter là où ça fait bien mal, le journaliste y va en service commandé pour son client qui n'attend que ça afin de se repaître des plus croustillants détails atroces, et ainsi alimenter l'usine qui exige sa dose quotidienne à trier et à emballer. Il n'y a que ça qui fasse la sacro-sainte unanimité.

La tripe, bien fraîche, bien gluante, bien pendouillante. C'est le secret de la journalosphie, son être à elle. Sa dimension antédiluvienne. Au commencement était la tripe... Dieu créa la tripe à son image... Until y a mis toutes ses tripes... (entendez, tous ses moyens physiques et financiers) Il y a laissé ses tripes.... (sa peau) Il n'a

pas de tripes (il n'est rien, il ne vaut pas « tripette »). Chez l'homme la tripe s'intitule couilles, chez la femme, ovaires, matrice, le ventre. Chacun a ses passionnantes

histoires de tripes séparément, puis, occasionnellement, ensemble.

Le journaliste n'est plus seul à mettre à dispo de la tripe au regard public par les images. C'est devenu l'occupation générale. Chacun a désormais ses outils de repré-sentripation. Dans l'univers journal où tout le monde est aujourd'hui une sorte de professionnel quéâttral (sans plus de distinction claire entre la ville et la scène), ce sont les images qui sont les outils d'extraction et de mise en scène que chacun expose et trie selon des critères risiblement esthétiques (mais ce n'est pas drôle), en fonction de leur intérêt tripal spécifique, à l'intention des collègues de travail dans l'usine de tripes.

On apprécie, en spécialiste, l'intensité qualitative de tel bout de tripe ou tel autre. La palme revient à la tripe-bébé (sans doute pour son origine récemment tripale), morceau très exposé; les morceaux réputés bas, bite, mamelles, vagin, anus, etc. sont très prisés aussi, et avec une passion peut-être plus marquée par le secret qu'elle doit s'imposer (de plus en plus marqué formellement). On tripe.

Dans ce monde où la tripe est devenue objet de la saisie de tout par tous (par la technique), le journaliste doit se surpasser en fouaillant, brandissant, hissant haut et

suite page 4

PUISQU'IL

NE SE PEUT PLUS PUBLIQUEMENT TORTURER LES CORPS POUR ÉDIFIER LES FOULES ET LES TENIR EN RESPECT, MAIS SEULEMENT LES ÂMES OU CE QU'IL EN RESTE, NOUS SURENCHÉRIRONS SUR LA MALTRAITANCE IMPOSÉE EN TOUTE DISCRÉTION AUX ESPRITS PAR LES MOYENS OUVERTS GRÂCE AUX PROGRÈS DE L'ANTHROPOLOGIE DÉSORMAIS CONFONDUE AVEC UNE ANTHROPOPHAGIE TOUTE VIRTUELLE MAIS BIEN CROQUANTE, ET ENCOURAGERONS CEUX QUI, ANIMÉS DE CET AIGUILLON, VOUDRONT SAUVAGEMENT DÉCHIRER LA SUBSTANCE IMPALPABLE QUI NAVIGUE QUELQUE PART ENTRE LES DEUX OREILLES DE LEURS CONTEMPORAINS.

IL FAUT ACHEVER LA BESOGNE DE DÉCÉ-RÉBRATION ENTAMÉE PAR L'INDUSTRIE, VERSER LE RELIQUAT DANS NOS GAMELLES ET CE QUI RESTERA DANS LES POU-BELLES DE L'HISTOIRE.

CE N'EST PAS NOUS QUI AVONS COMMENCÉ, MAIS NOUS NE DÉDAIGNONS PAS DE FINIR.



GIGAGÂCHTOU l'antibonheur, la joie

Giga gâche tout. Après des siècles d'évolution, notre monde parvient à un niveau de « richesse et de confort » pour lequel de nombreuses étapes ont été franchies. C'est le moment du grand bonheur, à quelques détails près, qu'il est un plaisir supplémentaire, et dans lequel l'économie ne fait que produire comme par miracle encore plus de profits, de réduire et de régler vers l'horizon d'une guérison, d'une perfection toujours plus accrues.

C'est l'abondance, l'été de l'humanité, où elle récolte les fruits de tant de labeur et de souffrance, c'est du moins ce qui se raconte à mots à peine couverts dans un contexte d'idylisme béat.

Gigabrother gâche tout. Avec sa perspective découvrant le totalitaire, hydreuse, son parfum de camp de détention, son ton critique et ricanant. Le paradis prend soudain l'apparence d'une affreuse prison, colorée en rose et bleu (comme les portraits d'Ho Chi Minh au

Vietnam), où tout est difficile et réclame des efforts. Il est comme une antithèse du bonheur qui a été tant attendu et semble si

mérité. Attirerait-il l'attention sur lui plus qu'il ne le fait, qu'on lui attribuerait tous les défauts et les responsabilités de ce qui menace, aggrave, empêche l'accès à la jouissance totale. Il est l'image même du mécontentement angoissé et profond qui sommeille sous cette pléthore d'autosatisfaction générale et suffisante. L'énergie en existerait-elle que Giga ferait un formidable démon pour une chasse aux sorcières. JUSTE la chose qu'il faut éradiquer avant l'apothéose de l'idéal intégral enfin réalisé... lequel n'est pourtant, justement, au début comme à la fin, rien d'autre que Giga lui-même !

Une image de la totalité assez polymorphe pour incarner l'extase d'une part, et aussi la retenue, non consommée, c'est à dire non consumée (à vrai dire incombustible) d'un fond d'éléments qui ne saurait être simplement livré au pillage et à la dilapidation, à l'ivresse (au demeurant assez froide et blasée, voire

suite encore papage 4



Rien de dangereux, de destructeur, de brutal comme Michel Comte et sa clique d'alias, rien de plus sommaire, caricatural, minable et creux. La bande-annonce de ses clips par exemple, pauvre amalgame de vacarme et de vieux débris arrachés à la grandeur du cinéma, se vantant effrontément de tout révolutionner et prenant inlassablement la plume pour vanter son propre « travail », avec le dernier des mauvais goûts. Toute cette naïveté qu'on hésite à taxer de gâtisme ou de puérilité, est l'avènement de ce qu'il fallait le plus redouter à l'issue d'une décadence de toutes les valeurs : de la violence aveugle et imbécile, prétentieuse. La pauvreté des procédés et des résultats n'a pas à être démontrée, elle se voit à l'oeil nu. Les enfants qui cassent leurs jouets, les jettent par terre, crient et donnent des coups de pied, comment faut-il les sanctionner ? Il en va de même avec Comte, qui ne vaut guère mieux qu'un gamin méchant et imbécile. Une bonne paire de gifles est la seule réponse à tant d'infantilisme.

Michel Comte, raté surnois, fou mégalomane, ayant essayé de faire carrière dans tout ce que la société moderne peut offrir comme voie au carriérisme dénué de scrupule, a échoué dans — presque — tous les domaines — par incurie intellectuelle, affective, par un manque de suite dans les idées et d'obstination qui aurait été ses pierres d'achoppement. S'égayant dans la publicité, patageant dans le cinéma, le journalisme, la musique, internet, entreprenant tout pour le lâcher presque aussitôt, il aura gâché toutes ses perspectives avec une opiniâtreté qui ne peut être une coïncidence. Il n'y aura eu que le porno pour accueillir un peu favorablement le genre de dépravé dont il est question. C'est le syndrome archi connu de l'échec, de ces êtres qui reculent devant le courage, toujours éludé, de réussir quoi que ce soit et de l'assumer en tant qu'achevé. La fuite en avant de l'impossible réalisation conserve à l'individu le sentiment de sa liberté sans doute, mais sans rime ni raison.

Le danger d'une telle attitude et de son émulation n'est pas à prouver. C'est l'empire de la déprédation. Une armée de Michel Comte, ahurie, bornée, cruelle et stupide,

UN MALA

dangereux mpc

disant pêle-mêle sa position, son ton, ses vues. Nous en extrayons de couleur quel se gélatineuse sans début ni fin, qui en rend un aperçu forcément peu varié. Nous

**VOICI
L'APPAREIL
QUI DISTRIBUE
AUTOMATIQUEMENT
DES PELLICULES
PHOTO...**

Il est unique... Il est pratique !
Il s'appelle Photobingo et c'est le premier distributeur automatique de pellicules et d'appareils photo jetables.
Ouvert 24 h sur 24, 7 jours sur 7, sous le tunnel sur les côtes méditerranéenne et atlantique et dans toutes les bonnes stations services.
Pour toutes vos envies de photos, rendez-vous à Photobingo, c'est nouveau !



PHOTOBINGO

BEL S.A. - Z.I. La Palud - 83000 FREJUS

RMC
Konica

lâchée sur le monde ? C'est l'univers qui bascule dans le chaos.

Immature, névrosé, impérieux et colérique, toujours à l'oeil l'éclair de la haine, Michel Comte ne vieillit pas pour se calmer. Au contraire, l'aigreur, l'amertume, l'esprit de revanche l'animent d'une férocité accrue, véritablement in-

quiétante. La sage indifférence qui a accueilli les productions de ce pauvre d'esprit ne va bientôt plus suffire. Son caractère menaçant aujourd'hui se déchaîne et il y a trop à craindre pour camper sur les positions magnanimes de la tolérance. On ne peut plus ignorer l'élan meurtrier, la sourde agressivité qui se déclarent toujours plus nettement de tant de mauvais penchants avérés. Comte s'en prend aujourd'hui à tout et à tous avec une virulence grandissante et son énergie ne faiblit pas. Si rien ni personne ne réagit, le pire est inéluctable. Ou bien n'attend-il

que ça pour être exhumé d'un anonymat qui le maintient dans l'incapacité de nuire tel qu'il en forme le voeu cent fois répété ? Comment se comporter en présence de telles ordures ? Que faire ?

Quant à Violante Claire, marécage, sables mouvants, poison méphitique, venin endémique, larvaire, prose morose, insidieuse, imprégnant lentement d'un poison qui asphyxie peu à peu, substance latente, faisant passer Duras pour de la cape et d'épée, contrepartie stagnante du cinglé, elle n'est que plus à redouter que lui, qu'elle manipule complètement.



économie d

Parmi de nombreux documents apportant leur me des absurdités du « personnage », ce texte peut-être inutilement l'ampleur. Qu'importe, n

Nous avons fait une erreur monumentale dans les années 80 : en croyant voir les médias s'emparer soudain des sentiments et des émotions, passion, amour, nous avons cru que ces choses quittaient les rapports privés pour être resservies par la marchandise qui se mettait à en gérer la fourniture et la frustration à coup de billets de banque. C'était se méprendre totalement sur l'univers des passions.

Une fois bien comprise la relation bien nette entre l'éco-



APPRIIS

ville-merdes de multiples publications de (ne) s'en prennent à MPC et à sa stratégie érécutant, attaquant, conspuant, contre-ques bribes prises au hasard dans une mas- ne citons rien ni personne, évidemment.



l'amour

er pierre à l'accablante som- te ne vient en souligner que ous sommes perfectionnistes.

nomie des sentiments et l'éco- nomie tout court (parler d'amour c'est parler d'argent) beaucoup de choses s'éclairent étonnamment. L'antagonisme entre mariage d'amour et mariage de raison, par exemple, prend une autre signification. Le mariage d'amour relève d'une raison tout aussi économique que l'autre, mais qui s'oriente vers un autre mode, une ouverture, une aventure, un danger mais un risque qui peut rapporter. Ce sont deux modes économiques



qui entrent en rivalité de projet : continuer, durer dans la même tradition, ou la briser pour tenter autre chose en investissant l'apport dans une autre configuration, inédite.

Mes allégories*, expulsant le produit pour promouvoir le sentiment « pur » sont de la propagande comportementale dirigeant sur une économie plus radicale encore. Peut-être à un endroit où le sentiment n'a plus la caractéristique de pouvoir s'actualiser dans les objets marchands, mais dans l'économie des corps et des âmes. Le « tout-économique » ne parvient qu'à grand mal à faire la part des choses entre le poids des marchandises et des services, et celui de l'être proprement dit, qui ne s'y encastre pas parfaitement, en raison d'une ignorance, d'une zone d'incertitude, un inconnu. Le flou ne vaut rien. Un billet de banque ou le mot amour sont des valeurs sonnantes et trébuchantes bien nettes - même si leurs arrière-plans ne le sont pas.

Nous voilà en présence de valeurs économiques conflictuelles, principalement, des intérêts antagoniques. Certains voulant s'en tenir à leur position, d'autres, plus conquérants et agressifs, briguant l'obtention des choses qui restent trop stagnantes et se repliant sur la défensive, perdent de leurs qualités d'entreprise.

*Les allégories, projet de clips « publicitaires » de MPC, où les produits étaient remplacés par des idéaux. Cette propagande paradoxale, après moultes tergiversations, fut finalement refusée par Thierry Garrel pour l'INA et ne servit, d'après MPC, une fois récupérée et dénaturée (mais parfaitement identifiable), qu'à concocter un habillage laborieux pour une chaîne prototypale, laquelle devint Arte. En cours de restauration, on peut déjà en voir l'épisode Amour dans les « publicités » du Reel 141.

marxisme & parano

La Poste crée les 1^{ers} SICAV à revenus réguliers et la 1^{re} SICAV de capitalisation. Certains ont du mal à cacher leur joie.



« Qu'y a-t-il de plus anodin, de plus naturel, pour tout travailleur fatigué de sa journée, que d'aller voir un film, assister à une représentation théâtrale, ouvrir un journal, un livre ou allumer la télé pour se changer les idées, se délasser, se divertir? Voire trouver matière à débattre socialement, à l'issue de ces spectacles, des idées qui font progresser le groupe que nous sommes? Et n'est-ce pas ce que l'homme fit, à quelques détails techniques près, de toute éternité?

Eh bien il faut croire qu'il n'y a rien de plus malsain, de plus dangereux, à l'origine de manipulations plus machiavéliques les unes que les autres dans ces manières de se relaxer tout simplement. Mots d'ordre, falsifications, manigances commerçantes circonvenant la victime prise au piège d'une société aliénante, si l'on en croit Michel Paul Comte, qui s'exprime dans une tradition



marxiste où il n'a rien inventé de ces plates balivernes à qui on a dû effectivement bien des malversations et exactions communistes, bien réelles, celles-là, et du plus mauvais goulag.

Mais l'olibrius paranoïaque va plus loin. C'est le brave spectateur, l'honnête travailleur lui-même qui serait aux commandes, par une sorte de demande passive actionnée par le jeu marchand de l'offre et de la demande, d'un monde pour lequel il réclamerait l'abdication de tout ce qui n'a pas la couleur de la muraille, fut-elle peinturlurée des couleurs les plus sympas. C'est l'homme du peuple (à qui l'on doit pourtant l'abolition de l'esclavage humain!) qui en réclamerait toujours davantage le renforcement, de cette servitude, et qui militerait sourdement, inconsciemment, au travers de ses élus à ses ordres, contre toute forme de liberté et de compréhension réelles du monde.

Le plus comique est que le forcené a lui-même posé en tant que modèle pour de multiples campagnes de cette publicité, ou des programmes variés, du genre qu'il incrimine si radicalement (par dépit sans doute), et cela dans des attitudes parfaitement hystériques ou « passionnées ».

Ce Michel Paul Comte, heureusement, finit par se retrouver un peu seul avec ses obsessions d'un autre âge. On ne s'en prend pas à l'évidence même, au progrès des mœurs, à l'augmentation visible des libertés, sans en payer les conséquences : isolement, névrose, intellomanie, fanatisme désespéré... la pulsion d'attentat et de suicide n'est pas loin et l'individu doit par conséquent être tenu à l'oeil, quand il va devenir dangereux pour lui-même et pour ses contemporains. La leçon est bonne à prendre. Les excès de toute sorte que les cervelles corrompues engendrent ne font jamais attendre leurs mauvais effets. Gardons-nous de l'oublier à l'heure où l'éducation de nos enfants devient toujours plus cruciale. »

Playsir n°857

ce qu'on peut se permettre

Ce pour quoi nous suscitons et provoquerons toujours plus l'envie jusqu'à l'émulation peut-être, c'est notre liberté ! Car qu'importent les avis qu'on peut avoir ou non sur ce que nous faisons, que cela plaise ou déplaise au goût ou trouve des opinions favorables, ce qui compte, c'est l'ampleur du mouvement et ce que l'on se permet ici. Et ce dont on s'émancipe.

La liberté n'est jamais la liberté du peuple. Celui-ci est toujours contingent à la pire sujétion qui soit, celle qu'il s'impose à lui-même, avec ses idées toujours bridées, étroites et méchantes. La liberté est toujours une affaire privée, de personne.

Cette liberté qui est la nôtre n'est libre qu'en comparaison d'un monde qui se referme et se replie sur moins de possibilités toujours, et qui tient le discours inversement correspondant (ce discours est son ultime et unique possibilité). Cette liberté que nous démontrons par un caractère fantasque, peu orienté sur les « nécessités » universellement définies comme toujours prioritaires et immuables, cette liberté, nous n'en pouvons faire usage et l'exposer qu'en opposant un refus constant et motivé aux criaileries du media. Pour nous point de lecture de quotidiens ni de magazines. Point de télévision ni plus même de films (nous les avons tous vus). Ainsi nous trouvons le calme et la concentration nécessaire à un peu de cette liberté tant enviée, mais si redoutée, que si peu savent s'octroyer.

Nous ne parlons pas depuis cette idée commune clamant qu'il faut s'abriter du media trop envahissant ; cette idée-là nous la connaissons, c'est un micro épisode du média lui-même. Nous, nous sommes tellement désimprégnés de la blablatrice déchaînée qu'on en vient à pouvoir apercevoir ses inévitables manifestations (car ce flot ne peut se laisser ignorer par personne) dans les quelques fragments qui nous parviennent, et qui nous racontent l'essentiel très ténu de tout ce que cette fange charrie. Par la voix des affiches si difficiles à éviter, par celles de nos voisins dans les transports et les lieux publics, on sait tout, et c'est bien assez, déjà beaucoup trop. Enfin cette « réserve » dans laquelle nous nous tenons nous offre un horizon chaque jour plus dégagé. Ce qui nous semble retiré, retiré de l'espace du jeu et du mouvement, c'est bien plutôt la « vie » et la masse de laquelle il est si difficile de s'extraire. Bien sûr, tout le monde prétend n'en pas faire partie ; c'est au point qu'on en vient à se demander de quoi elle se compose, finalement, quand on entend tous ces originaux, ces anticonformistes qui arborent des tenues plus différentes les unes que les autres. C'est là où notre appartenance à la masse, nous en venons à la revendiquer, alors même que c'est justement ce qui nous pose tant de problèmes ; c'est que ce n'est pas tant à la masse que nous cessons d'appartenir, mais au groupe, pour lequel nous incarnerons toujours plus une liberté qui est celle d'individus s'autorisant voyager à Thorréa-Traverr, cette île au monde, ce monde d'une île où tout joue, crée et abandonne son jeu pour le reprendre.

S'abstraire du media, c'est refuser de recevoir les ordres, c'est déjà ne plus obéir. Cette liberté nous est possible parce qu'elle est tellement invraisemblable qu'elle n'est même plus sanctionnée. Elle passe, au pire, pour une incapacité, une faiblesse d'esprit. Tous les matins, des interdictions nouvelles, des restrictions accrues, dans tous les domaines, sont promulguées comme s'il

s'agissait d'améliorations, de progrès utiles à tous. Pour nous qui n'y obtempérons pas, il y a bien progrès, mais du resserrement d'une clôture, d'un amoindrissement apeuré, autour d'un domaine qui se racornit. L'humanité ne serait plus qu'une sorte de moisissure desséchée qui achève de noircir. Il faut reconnaître que cela ressemble assez à ça.

Nos points de vue intéresseront toujours les esprits désireux d'agrandir leur espace envers et contre tout. Et répugneront à ceux qui veulent tout refermer, tout rapetisser, les grands vainqueurs d'une humanité bien peu glorieuse. Malgré leur écrasante majorité, dans l'histoire, il y a toujours ça ou li une tête qui surgit d'on ne sait où et qui ravale deux ou trois siècles de rabougrissement dans son coin. Et ça fait toujours plaisir à plus de gens qu'on ne pourrait le croire, pas vrai ?



la vierge aux seins



Approchant pour la première fois le monde du spectacle, qui est le monde de la putasserie et du gangstérisme angéliques, MPC, tenaillé par son ambition et celles de son temps, réagit en tentant de produire le plus grand effet possible. Faire poser la femme perdue de mœurs, la Marie-Madeleine, en Vierge Marie dépoitraillée. Il s'évertua à réitérer ce modèle de prise de vue sur autant de femmes qu'il put, comme un maniaque, peut-être ne se l'avouant pas, ou camouflant cette obsession sous l'air de vouloir s'adonner fort normalement à une série d'artiste.

anatomie... suite de la page 1

court de la tripe célèbre. Sinon c'est le fiasco. La sanction ne traîne pas.

Tel magazine est proclamé « le plus lu » toutes générations confondues. Comprenez : c'est celui qui accommode la tripe avec la plus grande dextérité. Avec toute l'hypocrisie requise (c'est-à-dire en flattant basement son client, le traitant comme s'il était une autorité de grande classe, rompue aux analyses les plus fines, lesquelles on lui fournit en filigrane s'il les a oubliées) et dont les goûts parfaitement ignobles de veulerie, en

réalité, doivent être satisfaits dans l'ombre de la très grande discrétion.

La tripe doit toujours être voilée par mille précautions, clins d'oeil et allusions graveleuses. Quand elle s'aperçoit par un petit bout succulent qui doit dépasser, le client s'indignera un peu, pour la forme, de la trivialité publique, à laquelle il est si étranger bien sûr, mais qui est tellement inévitable, intitulée depuis la plus haute époque de la plus vénérable antiquité « Spectacle du monde » !

Et il se jettera dedans comme un porc, épongera le désastre avec le papier glacé qu'il liquidera comme de la vieille tripe. C'est la vie « privée », privée de tout ce qui n'est pas la tripe.

gigagâchtou... suite de la page 1

lassie et ne trouvant encore des réflexes vitaux que dans une hyperfrustration lasse) du bonheur.

Giga est une limite imposée à la jouissance sans frein, qui veut tout accaparer et engouffrer ; mais il est aussi cette pulsion de dévoration correctement comprise. Giga est bien ce qu'il faut acquérir pour s'en débarrasser. C'est le sol et le ciel, la structure qui menace et

sauvegarde, sous l'ignorance dont il fait l'objet à l'heure actuelle.

Giga est le domaine de l'achèvement possible, le seul. Pas de gigabile à se faire.

LE JOURNAL
PUBLICATION OFFICIELLE DE LA FEMME JOURNALISTE
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - I

